

Richard Abibon

Grenouille

Une Plongée dans l'archaïque

Un rêve :

Je suis en vacances chez mes parents en Lorraine. Je suis en train de faire quelque chose, c'est tellement passionnant que j'oublie d'aller bosser. Je sais que je dois aller au dispensaire en Lorraine, bien que sachant que c'est à des centaines de kms de là. C'est 2h largement passées. Je me demande si mon père ou mon frère pourraient m'emmener. Mon père, comme d'hab, a programmé une sortie en famille. Il est pas content du tout ; il dit en consultant son téléphone portable : je vois pas comment faire autrement que de te trouver un taxi. Je dis : laisse tomber, je me trouverai un taxi tout seul.

Je téléphone et on vient me chercher, mais c'est le minibus de l'institution. Y'a aussi une infirmière psy. On fait le trajet à travers la campagne. Le chauffeur me parle d'un enfant dont il connaît la famille. Il allait au CMP mais il ne veut plus y aller, car il va mieux. Ce serait mieux qu'il y aille quand même ; pendant ce temps on passe dans des chemins chaotiques avec des herbes, des trous remplis d'eau ; à un moment, on longe un précipice pas très haut, 2 ou 3 m mais c'est à pic à partir de la route. Les roues de droite passent tellement près, ça manque de verser. Je fais « aïe » ; le chauffeur est pas content que j'aie dit aïe. Ça s'est produit deux fois.

À un moment, sur le trajet, je me trouve dans une piscine avec plein de monde. Au départ, c'est une retenue d'eau sur une rivière ; une eau sale fourmillant d'algues. Puis ça devient une piscine, avec des enfants, des éducateurs. De gros poissons y côtoient d'énormes grenouilles. Quand j'arrive vers le bord, des foules de grenouilles viennent le toucher pour repartir, comme des nageuses de compétition. Une grenouille plus grosse que les autres arrive vers moi et me saisit un doigt, comme le font les bébés. Je lui dis « lâche moi ». Je la détache avec à la fois un sentiment de dégoût et le plus doucement possible, pour ne pas l'abîmer.

Je slalome entre les grenouilles, les poissons, les gens.

Quelqu'un dit : il faut faire quelque chose de sale. C'est pour un enfant, on est en train de faire un psychodrame de masse. Derrière moi, vers le milieu de la piscine, une femme, se précipite sur un matelas flottant et se secoue les cheveux, ce qui crée un nuage de gouttelettes autour de sa tête. Ce serait sale ? Je n'ai pas envie de jouer le jeu, j'ai envie de sortir de là.

J'arrive à l'institution et je cherche mon bureau ; il y a des travaux partout. Des fils pendent d'un compteur électrique éventré. J'y ai branché le chargeur de mon ordinateur. Je dois changer de bureau et je dois le débrancher. Je sais que ce n'est pas ça qu'il faut faire, mais je tire sur le fil et, effectivement, le fil casse tandis que la prise reste enfoncée dans le compteur. Encore un truc ! Je vais devoir monter sur une chaise pour être à la hauteur et retirer la prise en risquant de me faire électrocuter.

Quand j'étais chez mes parents je suis passé une ou deux fois devant une sorte de valise assez haute, la valise de mon frère et d'Anne Marie sa femme. Elle est presque à la hauteur de mes épaules quand je passe. C'est l'ambiance de Noël, quand y'a tous les enfants chez les parents. Quand je jette un œil dedans, je vois qu'il y a plein d'affaires. D'ailleurs toute la maison est très encombrée comme si toutes les affaires étaient en plein déballage. Mon père n'est pas content, mais surtout se sentir coupable de n'être pas allé au boulot.

Et son interprétation :

Cet endroit chez les parents semble renvoyer à mes derniers souvenirs de Noël chez eux quand ils rassemblaient encore tout le monde. Depuis qu'ils sont morts, que l'un des mes frères est mort, que je me suis brouillé définitivement avec l'autre, il n'y a plus de Noël. Mais cet appartement encombré de choses indescriptibles, je le connais bien à présent : c'est le Réel. Il est bien plus archaïque que ces grands rassemblements familiaux. D'ailleurs, l'angoisse d'être à l'heure en référence à « 2h » ça date du lycée, quand je rentrais pour manger tous les midis, et qu'il fallait y retourner pour l'aprême. Il y a donc plusieurs couches de temps condensées. La valise de mon frère, très grande, me laisse supposer qu'il s'agit d'un souvenir où je suis très petit. En tout cas, il y a là dedans un gros bordel le concernant, peut-être une allusion très lointaine au soupçon de viol que je couve à son égard. Comme on dit d'un repris de justice qu'il traîne des valises derrière lui.

J'ai subi une hospitalisation de quelques heures la semaine dernière, c'était juste pour un examen qui s'est d'ailleurs révélé négatif. N'empêche, ça devait en passer par une anesthésie générale et on nous conseillait d'être avec quelqu'un de confiance en sortant. D'où mon appel inconscient à la famille, notamment à mon père... mais comme il est mort, mon esprit endormi en tient compte quelque part sous la forme de son refus de s'en occuper. J'ai donc fait appel à un taxi, et c'est cette solution que je suis en train d'élaborer dans mon sommeil.

Le dit sommeil mélange cela avec ma conscience de culpabilité, qui ne dort jamais. Elle s'est particulièrement actualisée dans mon travail dans les hôpitaux psychiatriques, où, on le sait j'ai eu affaire à plusieurs exclusion... pour avoir eu d'excellents résultats. C'est pourquoi ce trauma ne passe pas et, je crois, ne passera jamais, comme le trauma à l'égard de mon père et de mon frère. C'est pourquoi les deux sont corrélés.

Pourquoi ce mélange ? Si je suis peut-être malade (je ne le suis pas, donc c'est bien !) c'est forcément de ma faute. Tout « mal » cherche à se rattacher à une cause, ce qui cause les religions comme recherche de rédemption (ou de paix, ou d'harmonie, ou de vie éternelle, on le nomme comme on veut). Quand j'étais petit, j'étais comme tout le monde, j'avais la religion de mes parents, qui savaient tout, décidaient de tout, étaient tout puissants. La religion n'est autre que la continuation à l'état adulte de cette dépendance infantile. Oui, il faudrait qu'il soit tout puissant, s'il est 2H passées, et qu'il doit m'amener à des centaines de kms pour 2H. Réminiscence de l'époque où j'habitais le WE à 250kms de mon boulot et où je devais avoir un deuxième logement à l'intérieur de l'hôpital, pour la semaine.

Aucun minibus d'aucune institution n'est jamais venu me chercher pour m'amener au boulot. Sans doute aurais-je aimé. Cela n'est que le témoignage du relais que les institutions ont pris par rapport à mes parents. Avant, ils me nourrissaient et

subvenaient à tous mes besoins, puis, c'est le salariat qui a assuré la continuation de cet office. D'où, juste retour des choses, le transfert de ma conscience de culpabilité de mon père à l'institution. D'où mon souci pour cet enfant qui venait au CMP et n'y vient plus, info transmise par le chauffeur. Je sais que, lorsque je m'occupais d'enfants, j'ai eu très souvent à faire face à ce problème. Les enfants venaient une fois, deux fois, trois fois, puis c'était terminé, je ne les voyais plus. Je me demandais forcément ce que j'avais fait de mal, car je ne voyais pas ce que j'avais pu faire de bien en si peu de séances. Il est vrai que j'ai parfois raconté quelques guérisons « miraculeuses » en très peu de séances, ce dont j'avais beaucoup de mal à me persuader. C'était un fait, oui, mais y étais-je vraiment pour quelque chose ? Je savais bien que, quoi qu'il en soit du symptôme, le fond du problème n'avait pas pu être traité en si peu de temps. Donc, même mes « réussites » étaient sujettes à caution, à interrogation par ma conscience de culpabilité.

D'où le trajet chaotique et périlleux du minibus à travers la campagne et ces chemins herbeux, bouseux, en lesquels je reconnais la zone sexuelle du corps, dans sa proximité à la zone excrémentielle. C'est là que commence à s'imprimer dans la mémoire la conscience de culpabilité, vu la hâte des parents à obtenir la propreté de leur enfant afin de se sortir de la merde. C'est pour satisfaire à la personne qui nourrit et qui sourit, pour se sentir exister à travers son sourire et son contentement, que nous acceptons les contraintes sphinctériennes. Corollairement s'institue le risque du mécontentement exprimé ici par le chauffeur qui a remplacé mon père, avec sa conséquence exagérée : verser dans le ravin, ce qui est une métaphore de la castration, ici spécialement, la castration maternelle, par laquelle c'est la totalité de mon corps qui risque la castration, en tant que c'est de son phallus qu'il s'agit.

Tout se passe exactement à l'inverse : je verse dans la piscine, qui n'est autre que le ventre maternel. Voilà pourquoi l'angoisse de la chute antérieure dans le ravin n'était autre que l'angoisse de la naissance. Ce n'est pas ragoutant, cette eau sale, ces algues, toute cette population grouillante et étrangère, mais c'est ainsi que les enfants s'imaginent ce lieu de leur premier séjour. Par la défécation quotidienne, ils savent que le ventre habite des eaux sales, des saletés, et le souvenir des frères et sœur qui sont passés aussi par là. Ils n'ont pas la distinction intellectuelle entre utérus et intestins.

Comme je l'ai dit dans une vidéo, l'inconscient exagère la représentation de l'affect afin de tenter de le nommer correctement pour circonscrire le trauma qu'il représente toujours : l'affect, ça me trouble. Je n'ai eu que deux frères et une sœur morte à l'âge de trois jours, mais je me retrouve dans un grouillement de vie malpropre qui représente mon sentiment de jalousie. Beurk, toutes ces bestioles ne devraient pas être là où je souhaite régner seul, à la place de mon père qui n'a pas voulu m'accompagner. J'appelle cela l'Œdipe archaïque.

Les poissons sont des phallus. il y en a à profusions, entre celui de mon père, répété comme autant de coït dont j'ai peut-être été le témoin lorsque j'étais bébé. Les grenouilles sont des bébés, autant ceux de ma mère que les miens. Ma femme et moi nous appelions volontiers notre fille « grenouille », puisque nous l'habillions avec des grenouillettes. Là, réside un vieux désir qui affleure de temps en temps, celui de porter ma fille dans mon ventre. Comme je n'ai pas l'organe adéquat, j'emprunte celui de ma mère. Dans l'inconscient, tout est possible ! C'est là que se place l'expérience du doigt saisi par la petite main du bébé, une des premières interlocutions que l'on peut avoir avec un enfant, par où il signale qu'il a un rapport avec notre présence.

Le dégoût que j'en ressens signe quant à lui ma non-appétence pour les enfants, le soin que cela suppose, et la jalousie que ça inaugure par rapport à la mère qui à un mari, le père et, quand on est le mari, par rapport à la femme qui est moins disponible depuis

qu'elle a un enfant. C'est totalement contradictoire avec la mise en scène du portage de l'enfant dans un ventre loué à la maman. L'inconscient est ainsi : il ne s'embarrasse pas de contradictions. D'où le fait que mon dégoût ne m'empêche pas de me libérer avec délicatesse de ce *grasping* encombrant.

Le rêve se met en scène lui-même : telle est ma façon de comprendre le « psychodrame de masse ». Le rêve vise à la fois à réaliser des désirs interdits, voire impossibles (l'Œdipe archaïque) et à symboliser ce qui est resté à la traîne de ce processus de représentation (les traumas, le Réel). Il faut donc faire venir sur scène ce qui fait problème, le « faire des choses sales », ce qui a été strictement interdit par les injonctions parentales. Cela vaut pour les déjections autant que pour les actes sexuels interdits, comme se vautrer dans le ventre de la mère, comme on pourrait le faire sur un matelas (flottant) avec une femme. Ce n'est pas interdit, ce n'est pas « sale » lorsqu'il s'agit de toute autre femme que la mère et la fille. Mais, vu que je suis déjà dans la piscine c'est-à-dire que je nage en plein interdit, il importe de donner une représentation à la conscience de culpabilité. Cette dernière se colle toujours quelque part dans une relation amoureuse : même si le conscient est parfaitement capable de faire la distinction entre les femmes permises et les interdites, l'inconscient, non. Il en est de l'Œdipe comme de la castration : on a beau savoir que le sexe féminin n'est pas le produit d'une castration, l'inconscient n'en a cure. D'où les poissons qui nagent librement sans attache aucune à un corps quelconque.

L'inconscient n'en a cure, mais il reste peut-être un petit bout de conscience qui comprend que, se secouer les cheveux mouillés, ce n'est pas spécialement sale. Entendre : ce n'est pas très interdit, comme tout exercice sur un matelas, flottant ou pas. D'un autre côté, cela se condense avec son inverse par un déplacement vers le haut : une toison humide qui se signale ostensiblement correspond à la réalisation du désir d'être appelé par une telle manifestation de désir à mon égard.

Le refoulement est pourtant toujours là, malgré ce luxe de mises en scène des éléments refoulés : je n'ai pas envie de jouer de le jeu. J'arrive sur mon lieu de travail qui, comme il se doit, est en travaux. Entendre : le lieu de travail, c'est le rêve, ce qui permet de revenir sur son début en comprenant que je suis en retard sur mon travail d'élaboration de mes traumas et de mes désirs. Le lieu de travail, c'est ce psychodrame qui cherche la représentation en défaut. À ce titre, je crois que je serai toujours en retard. J'en paye le prix, toujours en paiement dû à la conscience de culpabilité : c'est la castration, la cassure de ce fil juste après la prise, le lieu ou le mâle s'enfonce dans la femelle. Mettre en œuvre le rapport sexuel, c'est prendre le risque de laisser son phallus à l'intérieur, ajoutant un membre à la population déjà nombreuse des poissons qui habitent là-dedans.

C'est néanmoins là que je puise mon énergie, celle nécessaire à l'ordinateur, c'est-à-dire l'ordonnateur de ma mémoire et de ses représentations, c'est-à-dire le sujet moi-même ! L'énergie ne va pas sans le défaut, c'est-à-dire la castration : c'est de là même qu'elle provient, sous le nom de libido, ce qui irrigue l'ensemble des désirs et actes du sujet. Le plus remarquable reste que je me castré moi-même, tout en sachant très bien ce que je fais ! Il va falloir prendre un tabouret pour « être à la hauteur », retour justifié de la conscience de culpabilité qui se présente dans tous les challenges comme autant de témoignages nécessaires de la réparation tant souhaitée de cette mutilation constamment opérée. À la hauteur de l'Idéal du moi, cette trace du père devenu chauffeur, qui ne devrait pas me conduire à cet âge où je pense être capable de (bien) me conduire par moi-même, mais qui me conduit quand même, tant cette position de dépendance pouvait avoir quelque chose de confortable.

6 août. 17

